

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France
Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 8 »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Le Bateau Pétardier

RÉCLAME PRÉSIDENTIELLE!

HORREURS DU TOURNIQUET MILITAIRE!



BATEAU PÉTARDIER

Décidément, le Tanneur à la manque qui, depuis deux ans, a été bombardé Tanneur National, devient tout ce qu'il y a de plus tannant.

En fait de peaux, ce porte-guêtres, qui la fait à la pose avec son carreau dans la lucarne, n'a jamais tanné que le cuir de ses ouvriers et du populo.

C'est un être délirant, que la folie des grandeurs tourneboule.

Mais, jusqu'ici, c'est dans le grand monde que ça se passait : il faisait des magnes avec les aristos, caressait la hure des cardinaux et tapait sur le ventre des empereurs.

C'était bête, mais pas dangereux ! Les bouffe-galette l'ayant assis sur le goguenot présidentiel, — en guise de bouche-trou, — il se prenait au sérieux, se croyait devenu petit-fils de Charlemagne et de Louis XIV, — et agissait en conséquence.

Chacun a sa marotte dans le métier : le père Grévy jouait au billard, ... Félisque se frime en monarque...

Dam, pourquoi voudriez-vous que ces cormorans se prennent pour des soliveaux ?

Et puis, au fait : tant que le grand Tanneur se bornait à foutre des frusques de carnaval à un larbin baptisé Montjarret et à atteler sa guimbarde kif-kif les voitures réclames pour les galurins des *trois français*, — y avait qu'à en rigoler !

C'était un spectacle !... un tableau vivant dont les niguedouilles se rinçaient l'œil, — ce qui leur évitait la dépense du cirque ou du cinématographe.

Spectacle chérot, c'est foutre vrai ! vu que Félisque encaisse plus dans une minute que dans une journée ne gagne un prolo qui trime comme un damné.

— 0 —

Mais voilà que Félisque, désireux de paraître un monarque tout plein sérieux, n'a pas voulu se contenter des mascarades à la Montjarret.

Il a fait appeler Puybaraud et, à l'occase du Grand Prix, a commandé à cet illustre roussin un petit attentat qui le sacrerait l'égal des rois et des empereurs.

Or donc, dimanche on nous a servi le petit attentat.

Ça a été plutôt mouche !

De l'ouvrage si salement torchonnée que personne n'a coupé dans le bateau.

Près de la cascade du bois de Boulogne, à vingt-cinq mètres de la route où passait Félisque, a éclaté une pétarade foireuse qui a fait presque autant de fouan qu'un pet de sénateur ; puis, on a reluqué, s'élevant d'un bosquet, un nuage de fumée.

Notez, les camaros, qu'entre le bosquet d'où est parti ce bruit et la guimbarde présidentielle, y avait un alignement d'une centaine de badauds entassés l'un derrière l'autre. Donc, à bien voir, — en supposant que l'attentat ne soit pas un lapin, — c'est plutôt contre cet empilage de jobards que contre Félisque qu'il eut été dirigé.

Mais, nom de dieu, y a même pas à supposer ça : l'attentat ne visait personne, pour la simple raison qu'il n'y a pas eu attentat !

A peine les badauds eurent-ils vu la fumée qu'ils se trottèrent vers le bosquet.

Le nid était tout frais, et l'oiseau n'était pas envolé !

Sur le tas, ils pigèrent un policier.

Ah dam, la bourrique reçut une purge mémorable, — mince de passage à tabac !

Certes, la pestaille n'avait pas volé la trifouillée. Quoique ça, faut bien se dire que, sous le coup d'un emballement idiot, les niguedouilles qui ont cogné, ont tapé sans savoir pourquoi : ils se sont bombardés roussins

volontaires. Or, ça, c'est toujours dégueulasse.

—o—

Malgré que la police ait vu son attentat éventé, elle n'en a pas moins été aussi infecte que de coutume : une kyrielle d'arrestations ont été opérées dans le bois.

A l'aveuglette, — comme il convient!

Un jeune prolo a été sucré, pour s'être exclamé à propos de bottes : « C'est rien bath ! »

Un autre pauvre bougre a été entoilé simplement parce qu'un andouillard a prétendu l'avoir vu flaner, le matin, aux alentours de la Cascade.

Et ce n'est fichtre pas tout!

Pour prouver que l'attentat est tout plein sérieux, la rousse a perquisitionné à tire-la-rigot, chez on ne sait combien de bons lieux. Et, turellement, elle a fait buisson creux.

—o—

Cette ardeur policière, si abominable qu'elle semble est très explicable :

Félicie a voulu un attentat, afin de se faire mousser, d'attirer l'attention sur sa fiolle et de poser au martyr.

Si donc, la police n'eût pas plus bougé qu'une marmotte, nul n'y aurait coupé ; les plus pantoufflards auraient conclu : « Puisque la police ne s'effare pas, ne fait pas de zèle, c'est que c'est du chiquet. »

Conséquemment, toutes les saloperies policières de ces jours derniers, — et dont le populo a été l'unique victime — ne sont que la résultante fatale du maquillage de l'attentat.

Pour que ça parut sérieux, il fallait que la police emmielle son monde!

Et c'est grâce à toutes les arrestations et perquisitions faites à la flan que Félicie a reçu, de toute la haute légumerie d'Europe, une ribambelle de babillards pommadeuses.

—o—

Un pareil charlatanisme ne peut que nous dégoûter — plus encore si possible! — de l'autorité et des jean-foutre qui l'exercent.

Voyez Félicie!

Il n'a, il est vrai, jamais été un grand génie — pas même un dentiste : tout au plus un pompier!

Eh bien! voici que l'exercice du pouvoir lui fait perdre le peu de jugeotte qui logeait encore dans son plafond présidentiel.

La folie des grandeurs le rend loufoque!

Et, mille dieux, y a pas à dire : c'est pas une exception...

Que non pas! Tout type qui tâte de l'autorité doit, fatalement, devenir un parfait ma-boule.

Inventions Mirifiques

J'ai déjà eu l'occase de jaspiner aux copains d'une kyrielle de découvertes industrielles dont le résultat est de réduire à presque rien le turbin des prolos.

C'est ça qui serait un chouette fourbi, si les machines tournaient au bénéfice du populo!

C'est pour le coup que la liberté ne serait plus une blague : les mécaniques espatrouillantes ayant considérablement diminué la fatigue et tous les emmiellements des besognes dégueulasses, on se trouverait à la tête d'une sacrée augmentation dans la production avec une riche diminution de boulot.

On nagerait en plein bien-être!

Aristote, un malin des temps antiques, avait eu le nez assez creux pour prévoir ça : « Quand, par des artifices mécaniques, qu'il a dégoisé, les hommes seront arrivés à faire faire les durs travaux par des bécanes, ce jour-là, y aura plus d'esclaves... »

Et foutre, il semble qu'on approche rudement de cette chouette saison.

Seulement, cré pétard, si nous n'y mettons pas du nôtre, si nous ne poussons pas hardiment à la roue, on pourra en approcher tant et plus, — et rien que ça!

En effet, la garce de société actuelle n'est pas du tout alignée pour la réalisation de ce plan, de sorte que les bécanes les plus renver-

santes peuvent être découvertes sans que ça nous profite.

Une nouvelle machine ne fout pas de beurre dans nos épinards, le populo ne s'en trouve pas plus à la hauteur, — au contraire, nom de dieu, c'est souvent l'opposé : les machines nouvelles nous collent dans le pétrin.

Et ça, parce que les bécanes étant accaparées par les capitalistes tournent à l'unique profit de ces brigands.

Conséquemment, au lieu d'être une rallonge au bien-être du populo, elles lui font directement concurrence, lui coupent les bras et, en faisant son travail, lui tirent le pain de la bouche.

De sorte que, grâce au putain d'agencement social où nous croupissons, les mécaniques qui devraient être pour nous le moyen de se libérer du travail esquinçant, ne servent qu'à accentuer notre esclavage, à le rendre plus dur, puisqu'elles accablent à la famine les prolos dont elles prennent la place.

En voici un nouvel échantillon : c'est des petits pois qu'il s'agit, — c'est donc un jaspinage de saison!

Non des petits pois qu'on bouffe illico, mais de ceux qu'on fiche en boîte de conserves pour les bouffer plus tard : il y a quelques années, les petits pois étaient tous écossés à la main et — à Nantes, par exemple, où on fait des quantités de conserves — c'étaient des bonnes bougresses qui s'appuyaient ce turbin bassinant. Suivant leur adresse, après sept ou huit heures de boulot, elles s'en allaient faire la soupe avec une pièce de quarante sous, et souvent plus, dans la poche.

Aujourd'hui, bernique! A Nantes, c'est plus ça : les écossaises de pois se roulent les pouces, — des bécanes font leur turbin.

Y a bougrement du pauvre monde qui en pâtit de ce coup-là! De ça, les richards s'en foutent : ils trouvent leur bénéfice à employer des machines au lieu d'ouvrières, et ils ne s'en privent pas!

C'est qu'aussi, pour eux, y a une sacrée économie de temps et d'argent : il suffit de culbuter un chargement de pois dans un entonnoir..., la machine fait le reste! Les petits pois, tout épluchés, sortent d'un côté et les cosses d'un autre.

Et ce qu'elle en abat, cette sacrée mécanique! Une seule peut faire le turbin de 400 femmes.

Or, cette année, il y a tellement de petits pois que, dans les environs de Nantes, ils n'ont presque pas de valeur, aussi les fabricants de conserves font leur beurre : grâce au bon marché de la marchandise et à l'emploi des machines, ils vont faire de bonnes affaires.

Aujourd'hui, par suite de l'accaparement, les seuls qui reluquent ces machines de bon œil, sont les fabricants de conserves et les constructeurs de bécanes.

Mais, fichtre, lorsque la Sociale nous aura fait risette, ce sera une autre paire de manches : au lieu d'être reluquée en ennemie, une telle mécanique sera gobée par tous, car elle ne servira plus qu'à alléger le turbin, sans faire de tort à personne.

Et alors, nul ne perdra son temps à écossier des pois : dans chaque patelin où ce sera nécessaire y aura une bécanne écossaise et les bons bougres n'auront plus qu'à semer, à ramener et à bouffer les pois, — la nature et la machine feront le reste.

Puisque je suis sur le chapitre des inventions, que je cause d'une découverte qui va fiche en jubilation les bonnes bougresses qui ont un brin de coquetterie.

Autant dire toutes, nom de dieu!

Quelle est celle qui n'a pas rêvé d'avoir des brimborions farcis de pierres précieuses? Des bagues et des broches avec des rubis à la clé, des pendants d'oreilles avec des diamants, des colliers de perles et autres babioles...

Mais voilà, jusqu'à présent de telles bricoles ont coûté rudement cher! Il faut avoir exploité des centaines de prolos et s'être enrichi en les faisant crever à la peine pour se payer semblables fantaisies.

Eh bien, ça va changer!

On va se foutre à fabriquer des pierres précieuses aussi facilement que des bouchons de carafe.

Jusqu'ici, y a que le rubis qu'on puisse fabriquer en grand : c'est un français qui a trouvé le joint, il a pris des brevets et il va se foutre à produire cette pierre précieuse par centaines de kilogrammes.

Du coup, les gourmandines de la haute ne voudront plus rien savoir du rubis! Ce qu'elles gobent c'est la rareté, — et non la beauté. Or, du moment que le rubis devient aussi commun que les billes des gosses, ces poufiasse vont le fiche à l'index et dédaigneront de s'en parler :

elles ne guignent que les épates en arborant un bijou ou une toilette, — s'il n'y a plus d'épate, n'en faut plus.

Ces chameilles aristocratiques vont essayer de se rabattre sur d'autres cailloux. Mais, va te faire foutre, ça ne leur réussira pas davantage!

En effet, avant qu'il soit peu, on fabriquera les autres pierres précieuses aussi facilement que le rubis : laissez pisser le mouton et — avant qu'il soit longtemps — le diamant, la topaze et l'émeraude seront devenus de simples produits industriels.

« Mince de dégringolade! » vont s'exclamer les vaniteux.

Et non, pauvres couillons! Y a pas de dégringolade. Les cailloux considérés jusqu'à ce jour comme précieux ne perdront aucune de leurs qualités naturelles parce qu'ils seront devenus communs, — et ils continueront à être ce qu'ils sont.

Et savez-vous bien que dans beaucoup d'industries cette vulgarisation du rubis — pour ne parler que de lui — va être vue de bon œil : par ricochet, ça va faciliter quantité de travaux. Déjà, le rubis était employé, à cause de sa dureté, pour polir les métaux et le cristal... Et dam, désormais, on va le foutre à toutes les sauces!

Y a donc pas de dégringolade, — au contraire!

De simple objet de parade, de bibelot auquel seule la vanité et la trouducuterie humaines donnaient de la valeur, voici que le rubis se hausse jusqu'à devenir utile.

Il monte en grade!

Il n'y a dégringolade que pour les poufiasse aristocratiques qui avaient borné leur supériorité à se harnacher d'objets de grand prix.

Or, voici que, en même temps que dans le populo disparaît le respect des supériorités,

En même temps que nous vient le sentiment de l'égalité humaine,

La science pousse à la roue du nivellement social en élaguant les causes matérielles qui servaient d'emblème aux prétendues supériorités.

La fin des pierres précieuses sonne le glas de l'aristocratie!

Pour Girier-Lorion!

Dans le *Journal*, Henri Leyret continue sa vigoureuse campagne pour tâcher de décrocher la grâce de Girier-Lorion.

Ce qu'il tente est chouette, — bougrement chouette.

Quant à escompter la réussite, — c'est une autre paire de manches.

Nos gouvernants sont occupés à trop de fripouilleries pour perdre leur temps à une misère pareille : repêcher un innocent que le bagne tue!

« Que cet animal meure donc vite, vont-ils se dire, afin que Leyret ne nous bassine plus avec cette histoire... »

Voilà, très exact, leur sentiment intime!

Songez donc, les bons bougres, que Leyret vient de prendre les grosses légumes en flagrant délit de mensonge : ils avaient déclaré Lorion fou à lier et voici que, de son tombeau, la victime proteste.

« On n'est pas plus impudent! » vont ruminer les chameaucrates.

Plus loin, les camaros liront la lettre de Girier-Lorion. Certes, le malheureux n'est plus le fiston robuste que les copains ont connu il y a huit ans : souffrances physiques et douleurs morales l'ont tant tenaillé!

Sa clameur d'agonie n'en est pas moins virulente!

—o—

Ci-dessous, je colle, — presque en entier — la tartine d'Henry Leyret. Elle vaut le coup!

La situation de Girier se précise. Il y a deux mois, l'on ne savait s'il était mort ou vivant. Il y a un mois, on apprenait par l'Administration qu'il passait pour fou, qu'il était traité comme tel — et comme forçat, quand même. Aujourd'hui, Girier parle à son tour, Girier nous renseigne lui-même sur son état, car, si bien prises que soient les mesures, un jour vient fatalement où les voix le mieux étouffées savent se faire entendre. Une lettre du forçat, échappée à la surveillance administrative, mise à la

poste à Cayenne le 1^{er} mai dernier, arrivée à Paris voilà quinze jours, dira ou laissera deviner ce que cet homme a souffert, ce qu'il souffre encore.

La voici :

« Ma très chère cousine,

« Si vous recevez cette lettre, dites au monde que sous le soleil brûlant des tropiques, sur un rocher de l'Océan, dans de sombres corridors, derrière de sinistres barreaux, sur la dalle des cachots, Girier innocent agonise.

« Dites à l'humanité que c'est à elle qu'il en appelle de ses souffrances, que les preuves de son innocence existent encore et qu'elle a le devoir de les entendre.

« Dites-lui que le baigne m'enserme chaque jour davantage de ses griffes, fangeuses et qu'il me mange!

« Dites aux hommes que les requins m'attendent dans la rade et que, si l'on m'abandonne, je leur serai bientôt servi : dix des nôtres ont déjà servi aux repas de ces squales!!!

« Et je ne suis coupable que d'amour envers l'humanité, je ne souffre que de ne pouvoir plus lutter pour elle : ma conscience le sait,

« Au secours !

« ANTHELME GIRIER »

Quels commentaires ajouterai-je à ce cri de détresse? C'est l'appel suprême d'un jeune homme de vingt-sept ans qui a déjà passé la moitié de sa vie dans les prisons et les bagnes, en châtiement de ses opinions. C'est l'envoi désespéré d'un malheureux qui a subi là-bas l'hostilité haineuse de ses gardiens, qui est resté enfermé huit mois durant dans une cellule de condamné à mort, qui n'a échappé au bourreau que miraculeusement, qui, malgré son innocence dans la révolte (?) de Cayenne, n'en a pas moins été condamné à cinq ans de réclusion cellulaire, qui, par suite de traitements barbares, est tombé dans un état de débilité excessive, qui n'est pas soigné comme fou dans un asile d'aliénés — comme le prétend le ministère des colonies — mais qui achève d'agoniser dans un abominable cachot, sous le poids des généreuses chimères par quoi, tout gamin, il fut entraîné aux propagandes exaltées.

Ce cri, cet appel, sera-t-il entendu?

Parmi ceux qui nous gouvernent, se trouvera-t-il enfin un homme juste et sensible pour s'intéresser au sort d'un forçat dont tout le crime est d'avoir voulu régénérer le monde en des discours officiellement répréhensibles, mais qui, tout violents qu'ils fussent, étaient inspirés par la conviction la plus absolue? Car celui-là était un convaincu. Je n'en veux pour preuve que l'hommage qui lui est rendu, à cet égard, dans un ouvrage récemment paru: *Forçats et Proscrits*. L'auteur de ce livre d'observations exactes et sincères, M. Paul Mimande, visitant les îles du Salut, il y a trois ou quatre ans, a vu, examiné, interrogé Girier et ses compagnons. Et voici comment il juge Girier qui, « avec ses allures à la Saint-Just », lui parut être « l'un des plus énergiques, des plus instruits, des plus intelligents » :

« J'ai eu quelque peine, écrit M. Paul Mimande, à retrouver en lui l'orateur véhément et passionné qu'on m'avait signalé; tout d'abord, je n'ai pu tirer de lui que des réponses brèves, sèches et polies. Evidemment, il se méfiait et n'était pas éloigné de voir en moi un mouchard, un délégué de la rousse. Néanmoins, je réussis à le piquer au vif par la contradiction, à le forcer de retirer, pour un instant, son masque: j'eus alors ce régal artistique d'entendre un morceau de véritable éloquence. Positivement, ce garçon possède à un rare degré le don de la parole: en l'écoutant, je ne savais ce que je devais admirer davantage, ou de son talent naturel et de son accent pénétrant, ou de la folie de ses paradoxes et de l'absurde monstruosité de ses théories... Le plus joli, c'est qu'il est convaincu: cela, je le gagerais... »

Les convictions, sous la troisième République, seraient-elles exclusivement imputées à crime? Et pourtant, ce fut le seul tort, l'unique forfait de Girier! Depuis sept ans, il est au baigne, depuis sept ans, il mène l'existence de forçat parce que, comme le dit M. Paul Mimande, il voulut faire le bonheur du peuple malgré lui. Ah! l'affreux criminel... L'on a voulu s'en débarrasser par une condamnation à mort, et, comme l'on n'y a pas réussi, on l'a jeté dans une cellule pour cinq ans; — avec la certitude qu'il n'en sortirait qu'à l'effet de servir de repas aux requins, ainsi qu'il l'écrivit lui-même. Et le drame se poursuit, ou plutôt il s'achève, il aura prochainement l'épilogue attendue... à moins que la pitié ne vienne tôt inspirer un mouvement de généreuse clémence aux hommes qui ont presque droit de vie et de mort sur Girier.»



LE TOURNIQUET

Le Tourniquet, c'est le Conseil de guerre. Inutile de me fendre de longs commentaires sur cette institution sanguinaire.

Ce qui est vrai, c'est que c'est un sacré malheur pour le troubade qu'à la déveine de passer devant l'alignée de galonnards chargés de le « juger. »

Y a pas : son compte est bon! Innocent ou coupable, il trinque.

Un acquittement de simple truffard est un événement exceptionnel dans les conseils de guerre.

Ça ne se présente pas une fois l'an! Pour la frime, l'accusé a un défenseur. Mais, faut que ce défenseur file doux. D'autant que son grade l'oblige à ne pas faire le mariolé : c'est un inférieur des juges. Donc, s'il faisait le faraud et avait l'audace de déroger deux sous de vérités à la gueule de ses supérieurs, — oh là là, ce qu'il prendrait!

Sa témérité lui coûterait bougrement chèrement : le pauvre n'aurait plus qu'à boucler sa cantine, foutre son sabre et ses épaulettes au rancard, et plaquer l'armée!

À moins qu'il ne préférât s'encreofter à l'infini — avec la perspective de savons et de punitions à jet continu — sans espoir d'avancement, traînant à perpète ses galons de lieutenant.

Or, une telle perspective n'ayant rien d'attrayant, y a pas de porte-sabre assez franc d'allures, assez dédaigneux de l'avancement, pour risquer le paquet : briser son avenir militaire pour clamer l'innocence d'un pauvre trouffion!

Conséquemment — ce qui est en pleine concordance avec le Code de sang — le pousse-cailloux est toujours condamné!

Par contre, quand, par hasard, un galonnard ayant dépassé la limite des avanies tolérées contre les inférieurs, ou ayant accompli la plus infecte charognerie qu'il soit possible d'imaginer, a dû subir le blanchissage du Conseil de guerre, — toujours il s'en est tiré sans anicroche : pour ces oiseaux-là l'acquittement est de rigueur!

—o—

Celui qui a goûté de la caserne, sait qu'on y apprend — mieux que la charge en une kyrielle de temps, — l'hypocrisie, la soulographie et la férocité.

C'est la base du métier!

Et donc, celui-là, non plus ne sera pas surpris de la bordée farameuse qu'ont tirée les troubades dont je vais déroger les frasques, — non plus que des monstrueuses condamnations qui leur sont tombées sur le coin de la gueule.

Trois griffetons du 120 lignard, à Verdun, revenaient de porter la tambouille aux hommes de garde à la porte de Metz, le 13 avril dernier, lorsque, passant devant un troquet, ils entrèrent prendre une tasse.

Jusqu'ici y a pas de mal, mais voilà que les pauvres bougres, rentrant au quartier, se trouverent blair à blair avec le colon de leur régiment.

— Serognieugnieu! c'qu'vous foutez dans la rue à c't'heure? Hein! soldats de mon régiment... pas en tenue... portez des gamelles encore!... Nom de dieu! vous apprendrez la discipline, moi. Vous me ferez le plaisir de vous faire fourrer à la boîte en rentrant au quartier. M'en assurerai, serognieugnieu!

Les trois gas en étaient comme des tomates. Devant leur « père », ils n'osèrent pas trop se rebiffer, mais dès qu'ils furent mis au clou, toute l'ignominie du métier leur apparut.

Aussi, d'un commun accord, ils tirèrent des plans pour s'esbigner, — ce qui, leur réussit un premier coup.

Mais, va te faire foutre! mes gas n'étaient pas sitôt dans la campluche que l'autorité représentée par le garde-champêtre et un brigadier — voulut les arquepincer.

Ça fut tiède, cent dieux!

Les deux moules n'eurent pas le dessus, — et les trois lurons purent se tirer.

Pas loin, cependant, car une patrouille les foudra en arrestation, et, vivement, les réintégra en cellule.

Cette escapade, très naturelle, a valu à un de ces pauvres bougres cinq ans de travaux

publics; quant aux deux autres ils ont ramassé chacun deux années de prison.

—o—

Du même régiment : Alphonse Gariner, embonané par un sous-off, a eu les pieds nickelés lorsque la bourrique, après force engueulades, lui ordonnait de se rendre à l'exercice.

Ce petit brandouillement de tête qui, dans toutes les langues, exprime la négation, a rapporté un an de clou au malheureux!

Je poursuis. Toujours du même conseil, et de la même séance :

Lucien Arnaud, cavalier au 19^e hussards, à Commercy, a, pendant le service, esquissé un geste d'impatience, lorsque le brigadier de garde, un trou du cul armorié — qui doit descendre des croisées ou tout au moins des vastistas — le faisait chier.

Ce beau merle, qui aspire à devenir un Gallifet — n'a-t-il pas été aussi brigadier de cavalerie? — prit sa bonne plume et infligea tout ce qui était en son pouvoir : deux jours de consigne au pauvre diable.

Les deux jours de consigne ont été transformés en deux ans de prison.

Et l'honneur du trou du cul armorié est sauf!

Henri Richier, du 106^e cul-rouge, au camp de Châlons, ayant soupé du fourbi, s'est tire-flûté.

Après avoir végété pendant trois ans, le troubade s'est constitué prisonnier.

On n'a pas tenu compte de ce que l'on appelle le « repentir » et, au tourniquet, le malheureux a ramassé deux ans de prison.

Et, nom de dieu, ce qu'il y a d'épouvantable c'est que la trifouillée de sentences que je viens de résumer ont été prononcées dans une seule et unique séance.

Et encore, foutre, j'en passe!

Je résume simplement la dernière, car les juges se sont montrés moins rossards :

Dam, ils en avaient leur fade de condamner : en ayant salé et archi-salé tant et plus, ils ont voulu aller soiffer leur pernod sur un verdict pas féroce.

Au surplus, c'était un soiffeur qu'ils avaient condamné, — rien que ça les a portés à l'indulgence :

Alus, canonnier au 8^e artibombe, à Nancy, plus poivre que trois colons, aperçut un lignard et — en l'honneur de « l'esprit de corps » — fonga, sabre haut, sur le troubade.

Le pousse-cailloux fut salement attigé et transbahuté à l'hôpital... Mais, un simple bibi, ça ne tire pas à conséquence!

Aussi, les juges qui étaient déjà portés à l'indulgence se sont radoucis tout à fait quand l'artibombe leur a eu avoué que, le jour de sa galvauderie, il avait au préalable absorbé six litres de vinasses.

Nom de dieu, six litres! Quel riche soldat.

Un tel pompier est un honneur pour la batterie!

Aussi, les galonnards se sont bornés à lui coller quinze jours de ballon.

—o—

Jusqu'ici je n'ai parlé que d'un seul conseil, — le tourniquet de Châlons, — qui juge des troubades réguliers et qui a ses pareils aux trente-deux coins de la France.

Je n'ai pris que quelques condamnations, d'une seule séance.

Qu'on juge — par l'échantillon que j'ai donné — de la rapidité avec laquelle les bagnes s'emplissent.

Et ça, pour des futilités, des couillonades!...

Et même pour rien! Car, souvent, il suffit qu'un gradé veuille se débarrasser d'un troubade dont la fiole ne lui revient pas...

Y a toujours un joint pour le faire condamner.

C'est le truc du chien qu'on trouve moyen de faire passer pour enragé quand on veut l'escoffier.

Mais, si atroces que paraissent les verdicts des tourniquets de l'armée régulière, c'est de la gnognotte comparé aux monstruosité que prononcent les juges-galonnards dans les corps disciplinaires!

Le Château de l'île d'Oléron est pour la marine ce qu'est Biribi pour les terriens.

Là, c'est infernal! C'est au point que les travaux forcés sont un régime relativement supportable, comparé à celui de ces géhennes.

On en revient, certes! — mais aussi y en a bézef qui n'en reviennent pas!

Ainsi, à Rochefort, le conseil de guerre maritime permanent vient de condamner à mort deux disciplinaires, Vilette et Blévin, qui, au Château, à la caserne de leur corps, avaient bouseulé un cabot.

Si c'eut été le contraire : si le cabot avait

tanné le cuir des deux troubadès, on ne lui aurait rien dit.

C'est l'égalité!

—o—

A Tunis, — dans le même prétoire où, il y a deux ans, les assassins du soldat Chédel furent acquittés — un pauvre joyeux, Jean Prun, a été condamné à mort.

Et ça, simplement parce que, au peloton de chasse, exaspéré par le supplice, — ou, peut-être même, emmerdé par le supérieur qui lui fichait des renforcements ou des coups de pied, — il a fait un brin de rébecca.

Pour ça, rien que pour ça : la mort!

—o—

Et le tourniquet ne s'arrête jamais!

Jamais les galonnards ne sont fatigués de condamner.

Et foutre, il faut nous le fourrer dans le siphon : tant que le populo sera assez bonne poire pour se laisser faire, y a pas de raison pour que ça cesse!



Pauvres gueules noires!

Les mineurs du Gard sont maintenant fixés : ils savent ce que vaut l'aune de la sollicitude gouvernementale!

Les pauvres gobeurs s'étaient figuré qu'en filant doux, en se montrant bonne poires, ça amadouerait les timoniers de l'Etat.

Ouiche, va t'en voir si les poules pissent!

Les députés sociaux ont eu beau faire du pétard, prouvant clair comme le soleil, que la Compagnie a manigancé la grève pour foutre à la rue les prolos qu'elle ne trouve pas assez souples, les bourriques ministérielles se sont bouchées les plats à barbe.

Ces charognards ont répondu — ce qu'il était logique qu'ils répondissent : c'est qu'ils sont les larbins des capitalos et qu'ils ne peuvent intervenir dans les chamailleries entre prolos et exploiters que pour taper sur les prolos.

Et maintenant, que vont faire les mineurs? Vont-ils se décider à crever de faim pour faire plaisir aux bandits capitalistes?

Les maçons lyonnais

A Lyon, la grève des maçons continue toujours, cahin-caha, sans que rien fasse prévoir une solution.

Les lipettes sont tout plein pacifiques : à part quelques tamponnages entre grévistes et maçons qui ont recommencé à turbiner tout est calme.

Pourtant, l'autre soir, à l'occasion du débarquement à Lyon d'un député socialo de la Creuse, qui a été maçon, y a eu un brin de chabanaïs.

Une chiee de grévistes s'étaient amenés à la gare. Voilà que le quart-d'œil, voulant faire son mariole, fait poisser une quinzaine de bons bougres.

Alors, sans faire d'épates, quelques finauds s'approchent du commissaire, et, au moment où il donnait de nouveaux ordres, le roussin reçoit un formidable coup de pied dans le foiron et s'en va prendre un billet de parterre.

Ahuri, le policier se relève, — mais, il n'a pas de veine! Voilà qu'un coup de canne lui tombe sur le coin de la hure.

Sur ce, le mossieu s'est épousseté, et n'a plus songé aux maçons!

Rouspétance de pêcheurs

Dans la vache de société actuelle, l'alignement est si dégueulasse que — par la force des choses — les producteurs sont poussés à se réjouir davantage de la disette que de l'abondance.

C'est ce qui arrive aux pêcheurs de sardines de la côte lorientaise : la sardine donne tant cette année que les fabricants de conserves ne veulent les payer qu'un prix tout à fait dérisoire.

Le prix habituel est de 5 francs le mille.

Hein, les ménagères, c'est déjà bon marché : quelle veine si, au marché, on vous vendait les sardines à ce prix!

Cinq francs le mille, — dix sous le cent!

Voilà encore une sacrée preuve que si nous crevons la famine c'est grâce à ces cochons d'intermédiaires qui filoutent les producteurs et volent les consommateurs.

Or donc, les fabricants de conserves et toute la crapule qui achète la marée au débarquement ont trouvé que, vu l'abondance, c'était trop faire gagner aux pêcheurs que de leur payer la sardine cent sous le mille : ils ont offert quarante sous!

Oui, les ménagères : quatre sous le cent de sardines!

Donc, les pêcheurs se sont foutus dans une sacrée rogne et se sont dit qu'à ce prix c'était trimer pour la peau, et que ça ne valait pas le coup de risquer sa vie, — et ils se sont fichus en grève.

Et foutre, c'est pas des poules mouillées, les pêcheurs, quand il s'y mettent! Illico, ils ont commencé à taper dans le nez des patrons de barques qui auraient voulu reprendre la mer.

Alors, ces sacrés charpentiers à Félicie sont arrivés et — selon la coutume, — ils se sont mis à protéger les exploiters.

A Concarneau où les usiniers avaient offert 3 francs du mille, les pêcheurs n'ont rien voulu savoir et ils ont préféré refiche leur poisson à la mer. D'un seul coup y a eu, paraît-il, quelque chose comme 250,000 sardines de perdues.

Eh bien, si les limaces capitalistes ne nous rongeaient pas, des choses si tristes seraient impossibles.

Quand il y aurait belle pêche, ce serait une réjouissance pour tous! On emmancherait subito des trains supplémentaires pour faire abonder le poisson aux quatre coins du patelin et ce serait une jubilation générale.

Et, en échange, les pêcheurs recevraient toute la kyrielle de produits agricoles et industriels dont ils peuvent avoir besoin.

On se passerait ainsi, — en bonne amitié, — séné et rhubarbe, et on ne serait plus assez couillons pour liarder et se chicaner sur le prix du mille de sardines.

Pour la simple raison qu'on aurait foutu la monnaie au rancard et qu'en fait de valeur on ne connaîtrait plus que l'utilité.

C'est ça qui serait bath!

Du même coup on en aurait enfin fini avec tous les motifs de haine et de zizanie qui font qu'actuellement, au lieu de vivre en frangins, on ne songe qu'à se bouffer le nez!

Les Pains

Par JULES JOUY

Air des Pins de Pierre Dupont

Dans la rue où souffle l'hiver,
La nuit, en passant, je me hâte,
Quand le geindre, nu comme un ver,
Dans son fournil brasse la pâte :
Derrière la chanson du pain,
Je perçois la plainte émouvante
Des sans-croûtes, quand ils ont faim,
Et des sans-taudis, lorsqu'il vente!

Quand l'mitron, dans les pains, gémit,
Dans le lointain, je crois entendre
Un peuple affamé qui frémit;
Mon âme tressaille à ce bruit;
Je n'ai jamais pu m'en défendre!

Sinistre, sans jamais s'asseoir,
Fuyant les sergots en maraude,
Le vagabond, sur le trottoir,
Comme un voleur, dans l'ombre rôde;
Christ sans haine pour ses bourreaux,
Il s'arrête, ouvrant la narine,
Devant les larges soupiroux
D'où monte une odeur de farine.

Quand l'mitron, dans les pains, gémit,
Etc., etc.

Gourmands, au ventre satisfait,
Qui vous croyez invulnérables,
Bourgeois, votre bonheur est fait
De la douceur des misérables.
Patience! Ils seront vengés :
Au lointain, déjà, le jour gronde
Où, dans les fours des boulangers,
Le pain cuira pour tout le monde!

Quand l'mitron, dans les pains gémit,
Etc., etc.



Fabrique de porte-braise

Un sacré bagne où l'exploitation est rudement carabinée, c'est une grande boîte de la rue Buisson Saint-Louis où se fabriquent les fermoirs de porte-monnaie.

Dans cette usine y a, pour le moins, 300 prolos, — et des garde-chiourmes à proportion!

Pour que ça lui rapporte davantage, le singe, au lieu d'exploiter directement, pratique le marchandage : il a dans sa baraque une cargaison de marchands qui font trimer d'autant plus leurs prolos qu'ils y trouvent leur bénéfice.

Une masse de gosses turbinent là, gagnant presque rien : dix ou quinze sous par jour!... S'ils sont adroits, les pauvrets, à quinze ans, arrivent à se faire vingt sous dans leur journée.

Quant aux prolos dans la force de l'âge, les bidards farcis d'habileté, réussissent, en gratant dur, à faire leur pièce de cent sous.

Si seulement on vous foutait la paix! Mais non, du matin au soir c'est une avalanche d'engueulades qui dégoulinent sur les bons bougres, — en veux-tu, en voilà!

Et, crédieu, malheur à celui qui voudrait jambonner un sac-à-mistoufles ou le singe! L'hercule est là pour un coup.

« L'hercule?... »

Je vois d'ici les copains faire les gros yeux.

Je ne blague pourtant pas, nom de dieu!

Le singe en question, pour se parer contre des châtaignes possibles, a embauché un gas costaud, un ancien copain de l'Homme-Canon, qu'il paie vingt sous de l'heure et qui, au moindre aria, a ordre de s'interposer.

Faut pas être la moitié d'une tourte pour imaginer un truc pareil!

C'est la réflexion que s'est faite le galeux et il en a conclu qu'à la boutonnière d'un génie de sa taille, une wilsonienne frimerait bien.

Dam, il a deux millions au soleil, — pourquoi ne serait-il pas décoré comme tant d'autres?

Aussi, pour pousser à la roue, il a fait pétitionner ses prolos : tout son monde a collé une pataraphe sur le papier, — même les gosses! Ça foutre, je veux bien que ce ne soit pas nuisible... Mais, nom de dieu, à sa place je préférerais foutre la pétition aux chiottes et pétitionner à coups de billets bleus, distribués intelligemment.

La croix viendrait plus vite,

Et quand ses prolos le verraient marqué de rouge ils ne pourraient plus douter que leur singe est un grand exploitier!

Les bagnes de nouveauté

Y a pas que les prolos proprement dit qui soient exploités jusqu'à la gauche.

Les employés, malgré les frusques d'aspect plus galbeux qui les harnache — et qui ne sont que l'uniforme indispensable du métier — sont, eux aussi, les victimes des capitalos.

Les pauvres gas sont des privilégiés à rebours : en fait de liberté ils ont la peau!

Ils entrent dans les bagnes le matin et n'en décanillent que le soir, — tard, très tard!

Dans la journée, jamais ils n'ont un moment à eux : ils sont sous la perpétuelle surveillance d'une bande de mouchards, les inspecteurs, espèces de salauds qui n'ont d'autre fonction que de casser du sucre aux patrons.

Jamais les pauvres calicots n'ont une minute de répit : y a pas mèche de griller une cigarette — ailleurs qu'aux chiottes, — et y a des boîtes où, même là, c'est interdit; y a pas mèche, non plus, de s'asseoir pour se reposer les guibolles enflées par la fatigue; pas mèche de respirer un peu d'air frais, de souffler un brin.

Du matin jusqu'au soir, c'est l'esclavage ininterrompu!

C'est à peine si, tous les quinze jours, dans les bagnes où on ne ferme pas le dimanche, les malheureux ont un jour de sortie.

Et il faut pas croire qu'ils gagnent lourd. Que non pas! Tout le pognon ratissé aux clients s'en va enfler les coffre-forts des singes et comme les employés n'ont pas de glue aux pattes, il ne leur reste même pas de quoi vivre.

Mais aussi, pourquoi ne rouspètent-ils pas?

C'est à eux de ne pas plier l'échine et de ne

pas être toujours prêts à subir n'importe quelles avanies.

Qu'ils foutent donc les pieds dans le plat!

S'ils craignent de s'attaquer de front à leurs capitalistes — qu'ils s'y prennent en douce, en pratiquant le sabotage.

Quand les singes verront leurs exploités montrer les dents, ils baisseront le caquet.

Et, si peu que ce soit, ce sera toujours ça, — en attendant que le populo soit assez à la hauteur pour prendre possession de tout le bazar social... ce qui donnera bien-être et liberté à tous!

Les Droits Paternels

Récemment nous avons eu Grégoire, cette brute qui, parce qu'il en avait le droit, martyrisa si ignoblement le petit Pierre.

Chaque jour, depuis, en province comme à Paris, on dégotte des parents dénaturés qui, sous couleur de paternité, rendent la vie impossible aux loupiots issus de leur sang.

Dans une ville de province entre autres, à Chalon-sur-Saône, il y a une quinzaine, une fillette de quatorze ans se jeta à la Saône afin de mettre un terme à l'épouvantable existence que lui faisait son père.

Il voulait la corriger des instincts pervers soi-disant, lui enfoncer, à coups de bélier dans la caboche, le respect dû aux vieux; lui inculquer, à grands renforts de mauvais traitements, les principes de résignation qui consistent, pour les fistons, quand les parents sont des brutes, de tout accepter sans jamais esquiver un geste de protestation ni faire entendre aucun murmure.

Et la pauvre, lassée de voir ses accès de franchise chaque fois réprimés de façon si brutale, dégoûtée d'être toujours, pour des riens, frappée si durement, préféra en finir d'un seul coup: comme elle ne connaissait ni la joie d'être aimée par qui que ce soit, qu'elle n'avait jamais entendu aucune parole de consolation, qu'elle n'entrevoit aucune espérance, et, puisque voulant rester « comme il faut », il fallait qu'elle subisse le joug paternel, elle n'eut plus qu'un désir: dormir, dormir, ne plus entendre la voix du père, ne plus supporter ses brutalités, s'endormir pour toujours dans le grand lit de la rivière.

Et la pauvre enfant mit son projet à exécution, — qui réussit parfaitement d'ailleurs!

—o—

Dans la garce de société actuelle, il n'y a pas que les parents qui malmènent leurs enfants, sous prétexte qu'ils en ont le droit parce qu'ils sont à eux.

Il y a aussi, — et en grande quantité — ceux qui, au nom de la morale moderne, s'opposent à toute union de leur fiston ou de leur fillette.

— Pensez voir! mon gas se mettrait avec une telle qui est une rien!... une fille qui a déjà eu un amant et qui n'a pas le sou... Mais non! jamais je ne donnerai mon consentement. Mon fiston s'uniera avec qui je voudrai et quand je le voudrai. Hormis cela, y a rien de fait.

Et quand les fils acceptent la volonté de papa, leur existence, souventes fois, devient un long martyre.

En douce, mais avec amertume, ils ravalent leurs larmes, pensent à la bonne amie qu'ils ne pourront jamais posséder, et leur cervelle se détraque, leurs moelles se fripent: ils s'étiolent, les pauvres, à l'âge où la sève de vie pétille en leurs veines; et quand le rire, le rire des vingt ans, devrait pétarader de leur gorge, ils ne connaissent que la tristesse et n'ont que des sanglots à exhaler!

Toujours par respect paternel, nom de dieu!

D'aucuns, et y en a beaucoup, font comme la fillette de Chalon-sur-Saône: ils s'en vont hardiment, dans le néant, en compagnie de la Camarde, — sempiternelle consolatrice des affligés!

—o—

C'est ce qu'ont fait Marius Chata et Hélène Mejean. Les deux tourtereaux, comme dans la chanson, s'aimaient d'amour tendre, et Marius, imbu des préjugés de la société actuelle, voulut régulariser la situation en se mariant légalement.

Le père, qui habite les environs de Paris, à chaque lettre qu'il recevait de son fiston, répondait par des refus formels.

Les deux jeunes gens firent tout pour vaincre ses résistances.

Rien n'y fit.

Alors, devant cet entêtement idiot, ils réso-

lurent d'en finir avec la vie, et dimanche passé, après être rentrés ensemble dans leur petite carrée, ils allumèrent le traditionnel réchaud et s'allongèrent côte à côte sur le lit.

Le vieux maintenant peut pleurer toutes les larmes de son corps: s'il n'avait pas fait montre de cette autorité stupide, qu'il eût laissé agir à leur guise son fiston et sa fiancée, à cette heure, y aurait des heureux et des larmes et deuils seraient de sortie dans les deux familles.

—o—

Et, nom de dieu! depuis le temps que ça dure, ces histoires-là, ça devrait donner à réfléchir aux parents, car, toujours, le résultat est le même.

Dans la vallée des Ardennes, un drame identique à celui cité plus haut vient encore de se dévider.

Octave Rogissart — vingt ans! — et Marie Thomassin — dix-neuf! — ont été, eux aussi, empêchés dans leurs amours par leurs parents. Le résultat fut tragique, bon dieu!

Octave prit un flingot et, dans les bois où ils étaient allés, au bord de la Meuse, ils tentèrent de mettre fin à leurs jours.

Rogissart tira d'abord sur sa bonne amie puis essaya de se tuer à son tour.

Grièvement blessés, et craignant que la mort ne vienne assez vite, ils se traînèrent ensuite jusqu'à la Meuse.

On put cependant les sauver, mais la jeune fille, si elle n'est passée à l'heure qu'il est, est foutue.

Quant au pauvre gas, il ne vaut guère mieux!

Les parents sont dans la désolation, turellement, mais ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Au reste, le billet qu'écrivit Rogissart avant d'accomplir son projet, quoique très laconique en dit très long: « Adieu, mère, toi qui causes notre mort. »

Cré vingt dieux! ça me fait fumer des choses pareilles, alors qu'on pourrait s'éviter si facilement des avaros semblables, si les trois quarts du populo n'étaient pas grangrenés par ces maudits préjugés émanant de cette salope d'Autorité qui n'engendre que souffrances, misères, larmes et deuils!

CHANSONS ILLUSTRÉES

De tous côtés, les copains réclament des chansons.

Et ils n'ont foutre pas tort car la chanson est un sacré élément de propagande.

Or donc, pour répondre aux désirs des camaros, le Père Peinard va commencer la publication d'une série de chansons galbeuses: il en paraîtra une environ tous les quinze jours.

Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, sera vendue Deux ronds.

Les vendeurs du Père Peinard auront sur ces publications la même remise que sur le journal.

Que les copains et les vendeurs qui en désirent le fassent savoir illico.

LE CHANT DES ANTI-PROPRIOS ouvre la marche de cette publication, — cette semaine.

— Un accident arrivé au clichage retarde la publication de 48 heures. Le Chant des anti-proprios paraîtra dimanche.

Férocité Espagnole!

Quand, de temps à autre, — le plus rarement possible, foutre! — les quotidiens impriment quelques tuyaux sur Cuba, c'est pour nous annoncer des défaites d'insurgés ou la très prochaine pacification de l'île.

Et dire qu'il y a plus de dix-huit mois que nos cochons de journaliers serinent le même boniment!

Faut-il qu'ils aient de la constance, et aussi du culot.

Depuis lors, à peu près une fois par semaine, — afin de palper le pognon que distribue l'ambassade d'Espagne, — les journaux bourgeois ont seriné que les insurgés étaient à cul et que, dans un rien de temps, les Espagnols seraient redevenus les maîtres du patelin.

Je t'en fous! Mince de bateau.

Ces tuyaux ont toujours été — et continuent à être — d'infectes menteries.

A telle enseigne que, la semaine dernière, les Cubains — qui n'y vont fichtre pas avec le dos de la cuillère et ne barguignent pas sur le

choix des moyens, — ont dynamité un train militaire et y a eu une centaine de soldats d'écrabouillés.

Nom de dieu, comme préliminaires de pacification, on peut rêver mieux!

La vérité, c'est que les Cubains tiennent bon et ne veulent rien savoir pour se remettre à nouveau au joug de l'Espagne.

Ils sortent d'en prendre! Et ils savent que s'ils retombaient sous la coupe des monstres de la gouvernance espagnole, massacres et tortures seraient leur lot.

Donc, par la force des choses, ils sont acculés à la résistance: pour eux, mieux vaut la mort que la soumission! Au moins, en cassant brusquement leur pipe, ils éviteraient les supplices que ne manqueraient pas de leur administrer les bandits d'Espagne, — s'ils étaient victorieux.

—o—

De toutes ces machines nous savons peu de chose, car les quotidiens sont payés pour se taire.

Voici comme: quand éclata l'insurrection cubaine, la gouvernance espagnole était déjà plus criblée de dettes qu'une écumoire de trous. Elle avait une forte ardoise chez les banquiers internationaux, Rotschild, fripouille et Cie. Or, comme ce n'était que grâce aux pépettes ratissées aux Cubains qu'elle était jusque là parvenue à carmer les intérêts de sa dette, le jour où ceux-ci ne voulurent plus se laisser plumer, ce fut un sale coup pour la fanfare financière.

Alors, qu'arriva-t-il?

Les matadors de la banque se trouvant engrenés, pour éviter d'être empilés dans les grands prix, aboulèrent de nouveaux millions à l'Espagne, afin de lui permettre de reconquérir Cuba, — et de payer ensuite!

D'ailleurs, en sacrés fils-de-soie que sont les bandits de la finance, ils espéraient bien ne pas perdre un centime en refileant, en douce, aux bonnes poires au sac, les titres espagnols devenus encombrants pour eux.

Et dam, pour que leur plan réussisse, il fallait que les journaux ne débînent pas le truc en racontant la vérité sur l'insurrection cubaine.

Or, jusqu'ici, pour boucher la gueule aux journaliers, on n'a pas dégoté de meilleur joint que de les bâillonner avec des billets de banque.

Et voilà pourquoi, les bons bougres, nous ne savons rien — ou quasi rien — de ce qui se passe à Cuba.

—o—

Pourtant, de ci, de là, on apprend quelques-unes des abominations qui se passent là-bas.

L'autre matin, c'est l'*Echo de Paris* — bougrement bien luné ce jour-là! — qui y a été de sa clameur de vérité.

Il a raconté comment, à Cuba, grâce au monstre espagnol, le général Weyler, deux cent mille malheureux sont en train de crever de faim.

Et, hélas, y a pas là d'exagération: c'est à la lettre!

Ils sont deux cent mille qui, littéralement, sont en train de mourir de faim!

Voici les faits, pigés dans l'*Echo de Paris*:

« Par décret, le général Weyler vient d'obliger tous les habitants des campagnes à abandonner leurs maisons, leurs champs, leurs foyers, pour se réfugier à l'intérieur des villes où se trouvent des garnisons espagnoles.

« Il faut noter que tout Cubain valide a pris les armes pour lutter. Le décret de Weyler n'atteint donc que *des vieillards, des femmes et des enfants*.

« On les a ramenés en troupeaux dans les villes fortifiées, où entassés, sans abri, sans nourriture, à peine vêtus de leurs derniers haillons, ces malheureux meurent par milliers.

« Rien que dans la ville de Santa-Clara, il y a près de sept mille personnes abandonnées à la plus effroyable misère après avoir été arrachées de force aux champs qu'elles cultivaient encore et où elles pouvaient vivre.

« Le maire de la ville a supplié le général d'accorder à ces infortunés une faible ration, comme c'était son devoir, puisque c'est lui, Weyler, qui les a concentrés là...

« Voici la réponse textuelle du général Wey-

ler: « Je n'en ai pas assez pour mes soldats. « Ces gens-là sont des révoltés; qu'ils meurent dans la souffrance! »

« Le *Herald* de New-York annonce que la famine prend chaque jour plus d'extension dans les quatre provinces de l'Occident. Son correspondant trace un tragique tableau de ce qu'il a vu à Sagua la Grande :

« Dans un entrepôt de sucre abandonné, écrit-il, j'ai vu près de cent cinquante personnes, la plupart femmes et enfants. Ils n'ont plus visages humains et sont réduits à l'état de squelettes. Une de ces malheureuses veillait le corps de son enfant étendu sur une planche. Je lui ai demandé de quoi il était mort. « De faim! » a-t-elle répondu. Et, comme je lui demandais pourquoi le cadavre n'était pas enterré, car il commençait à se décomposer, elle me fit cette réponse :

« — J'attends l'arrivée du char qui ramasse les chevaux morts et qu'on appelle la *Lechuza* (la chouette). C'est ce char qui prendra mon enfant, car je n'ai rien pour le faire enterrer. Et, le conducteur chinois, au lieu de prières, récitera les malédictions dont il nous charge toutes les fois qu'il est obligé à cette besogne. »

« Horrible, n'est-ce pas? »

« A Santiago-de-Cuba, à Bayamo, à Manzanillo, etc., des gens meurent d'inanition dans les rues. »

« A la Havane même, dans la capitale, les victimes du décret de Weyler encombrant les rues, affamés, tendant la main pour implorer un morceau de pain. »

Hein, les bons bougres, est-ce assez monstrueux!

Et ce Weyler est-il bien de la race des Gallifet et des Torquemadas de Montjuich!

Ainsi, voilà qui est entendu, — réglé comme un papier de musique : toute une population va tourner de l'œil, crampser dans les affres de la faim.

Et tout ça, pour aboutir à quoi?

A ce que les rentes du roi des Grinches, Rothschild, et de tous ses copains, soient carmées rubis sur l'ongle par les féroces gouvernants d'Espagne.



Sales Poulards!

Béziers. — L'autre soir, un flicard trimballait sa viande aux abords de la gare du Midi quand un pauvre bougre de pisteur à qui le sergot avait fait des mistouffles, — l'avait fichu au bloc et l'avait fait condamner! — aperçut la boutrique.

Illico, la moutarde monta au nez du pisteur qui, sautant sur le râble du flicard, tenta de lui administrer quelques coups de hachette, — sans toutefois l'égratigner.

Le sergot se foutit à brailler comme un putois et le pisteur, ne voulant pas retourner au ballon, se fuita dar-dar.

Malheureusement pour lui une moule de paysan et trois huitres militaires se trouvèrent sur son chemin et ces ostrogoths se bombardant policiers arrêterent le pauvre bougre et le livrèrent aux autorités.

Vraiment, il faut en avoir une sacrée couche pour faire le roussin amateur! Celui qui en fait son métier — si mauvaise que soit l'excuse — peut encore objecter qu'il faut manger comme on trouve.

Mais, le roussin amateur, de quelle garce d'excuse peut-il voiler sa salopise?

Quant au flicard, cause de tous ces arias, il a passé un vilain quart d'heure : il a manqué d'être cardé dans les grands prix!

En effet, les autres pisteurs lui firent une conduite de Grenoble et — s'il ne s'était pas trouvé là des empêcheurs de flopper en rond la pestaille, — mince de coups de pied dans le cul, de bochons, de marrons, de châtaignes et de pains qu'eut encaissé le sergot.

Heureusement pour la couenne de ce poulard du renfort lui est arrivé et il a pu mettre son cuir à l'abri.

Platitudo Ouvrière

Troyes. — Le fabricant de bonneterie qui vient de dévisser son billard était un des plus faramineux exploiters troyens.

A lui le pompon pour serrer la vis à ses ouvriers! En douce, — piano, piano, — il rognait les salaires et le sale grigou opérait avec tant de finesse que ses prolos n'en courbaient que mieux l'échine.

De ci, de là, pourtant il eut à subir quelques grèves, — des petiots orages — qui n'empêchaient pas l'exploitation d'aller son train.

Dernièrement, des larbins de contre-coup, vieux léche-bottes qui suceraient les doigts de pieds à un capitalo, et jureraient que ça sent la rose, prirent l'initiative de souscrire en l'honneur du mariage d'un des rejetons du Raguet.

Mal leur en prit, nom de dieu! Le singe, — qui se gobait autant qu'un morpion du pape — ne put souffrir pareille familiarité et refusa carrément la souscription, ne voulant rien avoir de commun avec les avachis qui trimaient pour l'enrichir.

Eh bien, malgré cet affront, les andouillards ont repiqué au truc!

Pour le passage de pipe du singe les types ont ouvert une nouvelle souscription à l'effet de lui acheter une couronne aussi large que la roue d'un char à bœufs.

Faut-il être poires!

C'est le cas de dire que le pire des esclavages, — celui qui déshonore le plus le populo, — c'est celui qui est subi et accepté avec jubilation.

Foire électorale

Toulon. — A la suite de bisbilles entre écharpés de la Volière municipale — au lieu de s'écharper entre eux — ce qui eut été pour le populo un plus galbeux et plus utile spectacle qu'une course de taureaux, — neuf conseillers cipaux donnèrent leur démission.

Dimanche, pour remplacer ces grognons, y a eu une tournée de tinettes électorales.

Mince de papier qui, à cette occase, a été sali mal à propos!

Les journaux du patelin étaient archi-bondés: les uns prônant ceux-ci, les autres exaltant ceux-là.

Un de ces torchons, croissant les socialos, a découvert « que l'amirauté considère le port de Toulon comme un foyer d'infection révolutionnaire, aussi ne veut-elle pas laisser plus longtemps ses troupes en contact avec une population qui les pousse à l'indiscipline... »

Là, les toulonnais, vous voilà prévenus: si vous continuez à voter pour des socialos à la manque, adieu les troubades!... Et alors, plus de soulographies chez les bistrots, plus de grandes noces dans les bouis-bouis et les claques à gros numéros.

Jusqu'ici, Toulon n'avait que la réputation d'être un sacré nom de dieu de foyer d'infection cholérique.

Une infection qui ne gênait guère la gouvernance, — à preuve qu'elle n'a jamais songé à lui couper la chique.

Pour ce qui est de l'infection révolutionnaire dont parle le baveux en question, c'est malheureusement une sacrée blague!

La municipalité révolutionnaire? Oh là là!... Ce n'est pas parce que Ferrero, mossieu le maire, a été anarcho dans les temps anciens pour en conclure chose pareille.

Et, la preuve qu'il n'y a pas à Toulon pour deux sous d'infection révolutionnaire, c'est que, la veille des élections — pour se faire bien venir des votards influents — la municipalité a nommé huit agents de police de 3^e classe et a augmenté la solde de trente autres roussins.

Hein, les bons bougres, voilà de la jolie infection..., mais qui n'est foutre pas révolutionnaire!

Ça a peut-être fait jubiler les patrons de claques, mais ça a fichu en rogne le populo.

Aussi, dimanche, la liste des socialos à la manque est restée sur le carreau.

Ce coup-ci les prolos ont-ils compris que, tant qu'il y aura autorité, ce sera kif-kif bourriquot, et que, on pourrait changer trente six mille fois le personnel gouvernemental, sans améliorer de l'épaisseur d'un cheveu le système étatiste?

Si oui, tant mieux, nom d'un tonnerre!

Le bague Rime-Renard

Orléans. — Le record de la charognerie jésuitarde est détenu, depuis belle lurette, par l'exploiteur Rime-Renard.

Pour les pauvres bougres qui s'étiolent derrière les fenêtres grillées de sa fabrique, — autant dire sa prison, nom de dieu! — il a organisé la confrérie de Saint-Blaise. Aux nigaudins qui en font partie, le birbe remet un diplôme portant le nom du titulaire et le portrait du nommé Blaise, — un hibou qui, au paradis,

joue des parties de manille avec le père des mouches et gagne sa journée en faisant le saint.

Tout naturellement, faut que les nigaudins de la confrérie aillent à la messe. Pour qu'il n'y ait pas d'erreur, et en guise de contrôle, à chaque messe, chaque pauvre gourde reçoit un jeton qu'il garde précieusement, car c'est en même temps un billet de loterie: si saint Blaise l'a à la bonne il a chance de gagner une demi-douzaine de serviettes, une vierge en plâtre ou un chapelet.

Inutile de dire que les cadeaux distribués ainsi de la main droite, sont roublardement repris de la main gauche, par un serrage de vis et une exploitation intense.

Ce bondieu de singe, confit dans l'eau bénite et la charité créline se donne, de temps à autre, le spectacle de l'abrutissement qu'il obtient:

Vers la fin de l'an dernier, il mariait un de ses rejetons. Le samedi, jour de paie, il expliqua aux prolos que leur journée finissait deux heures plus tôt, — mais que ce temps leur serait payé tout de même; puis, il leur donna à entendre que le lundi et le mardi suivant, où on chômerait en l'honneur des époux, leur seraient carmés aussi.

Grandes jubilations et gueulements: « Vive Mossieu Rimel!... »

Le lundi, un petit gueuleton fut offert aux bons cardeux: ensuite une petite sauterie où, pour que la pudeur ne soit pas offensée, les hommes dansaient ensemble et les femmes idem.

Nom de dieu, voilà un vieux grigou qui rendrait des points au père la Pudeur.

Enfin, les turbineurs avaient gueuletonné, dansé, et avaient flanoché le mardi.

Le mercredi on reprenait le collier de misère, — en bénissant des patrons si généreux.

Mais, va te faire foutre! Le jour de paie arrive et — non seulement on ne touche pas le lundi et le mardi de chômage, malgré l'espoir qui en avait été donné, — mais encore on rabat aux pauvres prolos les deux heures qui, le samedi précédent, leur avaient été payées.

Aussi, mince de binette que faisaient les turbineurs!

Et, depuis ce coup de jésuite, les cardeux les mieux disposés à l'égard du repu Rime-Renard, commencent à comprendre que leur emballlement ne rime à rien..., et ils en viennent à l'avoir salement dans le nez!

Il n'est foutre pas trop tôt qu'ils ouvrent leurs lucarnes!

Pauvres empaillés!

Nice. — Eh foutre, le bel emballlement des employés n'a été qu'une soupe au lait!

Dimanche dernier ils devaient repiquer au truc des manifestances, mais les grosses légumes de la préfecture ont fait comprendre aux calicots qu'ils devaient à leur bonne réputation de rester calmes et inodores.

Et les pauvres couillons se sont laissés embobiner.

Quant aux patrons, ils ont fait des promesses... C'est une marchandise qui ne leur coûte pas cher.

Maintenant, les pauvres empaillés n'ont plus qu'à attendre que les alouettes leur tombent toutes rôties dans le bec.

Ça viendra..., la semaine des quatre jeudis!

UN DE MOINS!

Charles Chatel, l'un des acquittés du procès des Trente, qui en 1893-94 éditait la *Revue Anarchiste* d'abord, — *Revue Libertaire* ensuite, — est mort la semaine dernière.

Phtisique, il n'était plus depuis longtemps qu'une ombre humaine et la dèche l'empêchait de se soigner.

Il est donc mort, victime — moins de sa maladie que de la garce de société actuelle. En effet, dans un milieu où y aurait à bouffer pour tous, Chatel eut pu résister au mal, ne pas disparaître à la fleur de l'âge et faire œuvre utile.

“ L'ŒUVRE SOCIALE ”

Le camarade Parsons avertit ses amis qu'il peut enfin donner suite à son projet de continuer à Paris la publication de l'organe qu'il avait créé à Marseille en 1891.

L'Œuvre Sociale renaîtra le 1^{er} juillet prochain sous la forme d'une revue illustrée de 20 pages.

C'est Achille Steens qui se charge de l'administration. Lui écrire, 10, rue Lécluse.

Les abonnements seront de 3 fr. 50.

Flambeaux et Bouquins

Le groupe des Etudiants internationalistes vient de publier deux chouettes brochures : POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES et MISERE ET MORTALITE.

Chaque brochure, trois ronds. On peut se les procurer aux bureaux du PERE PEINARD.

— Lunet vient de publier un galbeux bouquin : CONVERSATION AVEC IDEE. (En vente à la BIBLIOTHEQUE DE L'ASSOCIATION, 17, rue Guénégaud).

— A la même Bibliothèque, de Charles-Louis Philippe, QUATRE HISTOIRES DE PAUVRE AMOUR.

— De Maurice Charnay, une brochure CONTRE LA BANQUE DE FRANCE, la grande caverne des bandits de la haute. (En vente à la Librairie Socialiste, 51 rue Saint-Sauveur, — 15 centimes).

— L'ARMÉE NOUVELLE, de Urbain Gohier, chez Stock (un petit bouquin de 2 francs).

L'armée nouvelle, ouais! En voilà une cochonne d'invention : l'armée, les bons bougres en ont leur fâde, — quelle soit nouvelle ou ancienne.

LIGUE D'ENSEIGNEMENT LIBERTAIRE

La fête familiale qui devait avoir lieu, au bénéfice de l'Ecole Libertaire, samedi dernier, à l'Harmonie, n'a pu avoir lieu, grâce à la Préfecture de police qui a prétendu que la salle — bonne pour des réunions — était malsaine pour un concert.

Quelle prévoyance pour empêcher les anarchos d'être crémes, kif-kif les aristos du Bazar de la Charité!

Le proprio fait faire les réparations exigées et la soirée est remise au 3 juillet.

TOURNEE DE CONFÉRENCES, par HENRI DHORR

Le camarade Henri Dhorr prie les camarades des localités ci-dessous désignées de bien vouloir correspondre avec lui au sujet de l'organisation de ses conférences.

Voici les renseignements dont il a besoin. Quelles sont les salles disponibles? Leur contenance, sans exagération? Leur situation? Leur prix? Les jours où elles sont libres? Le nombre (approximatif) d'affiches et de prospectus nécessaires? Le nombre des conférences qu'on pourrait faire dans chaque localité? Les sujets qu'il serait préférable de traiter?

Ecrire de suite à Henri Dhorr, au *Libertaire*, 5, rue Briquet. Villes à visiter au début : Lyon, Oullins, Givors, Rive-de-Gier, St-Chamond, St-Etienne, Thizy, Tarare, Roanne, Bourgoing, Grenoble, Domarain, etc.

Les premières conférences de Henri Dhorr auront lieu.

A CHALON S. SAONE, salle du Colisée, le samedi 19 juin 1897, à 8 h. 1/2 du soir.

Sujet traité : la révolution est-elle nécessaire?

A DIJON, salle Pèchinot, rue de l'Île, première conférence, samedi 26 juin, à 8 h. 1/2 du soir.

Sujet traité : la révolution est-elle utile?

Deuxième conférence, lundi 28 juin, à 8 h. 1/2 du soir.

Sujet traité : la révolution est-elle nécessaire?

Troisième conférence, mercredi 30 juin, à 8 h. 1/2 du soir.

Sujet traité : la révolution est-elle possible?

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Mardi 22 juin, réunion privée. Conférence par le camarade Marestan sur les Miracles religieux et l'ascience psychique.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— Les *Parotins* se réunissent tous les samedis, salle de la Brasserie, 100, avenue d'Italie.

— L'*Internationale scientifique*, réunion tous les mardis, à 8 h. 1/2, salle Rosnoblet, 281, rue Saint-Denis.

— Etant donné l'attitude des bourgeois qui dans leur soi-disant but d'émanciper les femmes prolétaires, les compagnes de lutte désirent elles-mêmes discuter leurs intérêts et leurs revendications et cela sans l'intervention des bourgeois et des exploiteuses du travail.

Le groupe se réunira tous les jeudis, salle Rosnoblet, 281, faub. St-Denis, à partir du 17 juin. Y prendront la parole : Mary Huchet et Eliska.

Il n'y sera fait aucune collecte et les adhérents garderont l'anonymat.

Pour le groupe : Mary Huchet.

Les compagnes des libertaires sont particulièrement invitées et, une fois pour toutes, les prolétaires se débarrasseront des parasites bourgeois.

Le groupe féminin se rattachant à « l'Internationale scientifique » une réunion générale aura lieu une fois par mois.

— *Théâtre Civique.* — Le premier spectacle du *Théâtre Civique* que les camarades de *L'Enclos* ont pris l'initiative de mettre sur pattes, aura lieu le samedi 3 juillet, à la *Maison du Peuple*, rue Ramey, à 8 h. 1/2 du soir.

Le programme détaillé de cette chouette représentation sera donné dans quelques jours.

Pour les invitations à ce spectacle s'adresser aux bureaux du *Père Peinard* et des autres journaux libertaires.

Quant aux renseignements, concernant le *Théâtre Civique* il faut grimper sur la Butte, chez Prodhomme, 7, rue des Saules, ou se payer la balade de Passy, chez L. Lumet, 7, rue de l'Annonciation.

— Salle Mazin, 264, route de Charenton, dimanche 20 juin, à 2 h. 1/2 du soir, fête familiale.

Première partie : Alfred Ebner, Renatus et Barbac, Louis Grandidier dans leurs œuvres. Le Père Lapurge, chants et poésies.

Deuxième partie : Causerie par Tortelier.

Troisième partie : Tombola.

Entrée : 0 fr. 30 donnant droit à un billet de tombola.

Les dames sont invitées. Un bouquet leur sera offert à l'entrée.

Saint-Denis. — La *Jeunesse matérialiste*, groupe d'études, se réunit tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, salle Monteréal, 75, rue de la République.

— Samedi 19 juin, même salle, à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire.

La prostitution, par Robineau, Anarchie et Révolution, par Thomas.

Les camarades Brunet, Mary Huchet ont promis leur concours.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Les camarades de la banlieue parisienne sont avisés que Broussouloux se propose d'y faire des conférences. En conséquence lui écrire soit au *Père Peinard* soit au *Libertaire* en y joignant l'adresse, le prix et la contenance des salles et le nombre d'affiches nécessaires.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Olichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades qui disposent de brochures antichrétiennes sont priés de les apporter aux réunions.

Quatre-Chemins. — Samedi, à 8 h. 1/2, salle Lafont, 53, route de Flandre, conférence publique et contradictoire par Broussouloux.

Entrée : 0 fr. 30.

Bordeaux. — 4^e réunion de quartier, samedi 19 juin, à 8 h. 1/2, chemin Labarde, à l'angle de la rue Lafont, chez Mme Paul, aux Docks, conférence publique et contradictoire.

Sujets à traiter : les anarchistes et ce qu'ils veulent; le procès et l'exécution des anarchistes de Barcelone; les massacres d'Arménie; la guerre turco-grecque.

Entrée : 0 fr. 15.

Lyon. — Tous les anarchistes lyonnais sont priés de se réunir samedi soir, 19 courant, à 8 h. 1/2, au comptoir Mercery, angle de la rue Moncey et de la rue Chaponnay, pour y discuter la création d'un journal anarchiste à Lyon et l'organisation des conférences Henri Dhorr dans la région.

— Une balade champêtre aura lieu le dimanche 27 juin; l'endroit sera désigné dans le prochain numéro.

Le Pilo. — Le groupe les « Libertaires de Pilo » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Mousseron. — Dimanche 20 juin, à 4 h. du soir, grand meeting, salle du Carrossier, rue des Moulins.

Sujet traité : Les Crimes de Dieu.

Des orateurs français et flamands y prendront la parole.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Rouen. — Les copains se réunissent à la brasserie de l'Union nationale, place de l'Hôtel-de-Ville.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Charreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

Limoges. — Le groupe, la « Jeunesse Libertaire » se réunit tous les samedis soir à 8 h. 1/2, faubourg de Paris, 131.

Il admet moralement, c'est-à-dire sans aucune cotisation obligatoire, tous ceux qui faisant abnégation de sectarisme veulent se livrer sur le terrain de la libre discussion à l'étude de la question sociale.

A chaque réunion, causerie par un camarade; chants et poésies anarchistes.

Le *Père Peinard*, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire* sont en vente au kiosque Moreau, place Denis-Dussoubs.

On y trouve également toutes les brochures indiquées par ces journaux.

Reims. — Le camarade Poudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Petite Poste

R. Hyères. — G. Carmaux. — E. Montpellier. — G. Guise. — P. Millau. — R. Bézenet. — R. Roanne. — B. Angers. — S. Ribaucourt. — C. Béziers. — E. Daumazan (par T. N.). — B. Sedan. — S. Roubaix. — M. Sancerre. — B. Chartres. — H. et M. Orléans. — V. Toulon. — H. Alais. — D. Neuville. — V. Tulle. — C. Genève. — D. F. L'Arbresle. — G. Charleroi. — N. Alais. — V. Nîmes. — V. G. Frenneville. — B. Limoges. — M. Bruxelles. — L. St-Quentin. — B. St-Marcelin. — H. et G. Saint-Nazaire. — Reçu règlements, merci.

— *Henri Du Fresnoy* : Je fais passer ton croquis au copain dessinateur qui tâchera d'utiliser ton idée.

— *H. C. Sidt Cham* : 112 High Str. Islington London N.

— Charles Stercklin demande des nouvelles de Pierre Picard, mécanicien. Ecrire rue d'Annonay, n° 54, St-Etienne (Loire).

— *Pailhas, Millau* : Redonne-moi ton adresse, s. v. p.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	Aux bureaux	France
<i>Variations Guesdistes</i> , Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Devillo, etc., recueillies et annotées, par Emile Ponget (broch.)	0.10	0.15
<i>L'Almanach du Père Peinard</i> , pour 1896....	0.25	0.35
<i>L'Almanach du Père Peinard</i> , pour 1897, favei de chouettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0.25	0.35
<i>L'Art et la Révolte</i> , broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
<i>Guenles Noires</i> , album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Lucie, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
<i>Endehors</i> , par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
<i>La Grande Famille</i> , par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Société Future</i> , le volume.....	2.50	2.80
<i>La Conquête du Pain</i> , par Kropotkine, le v. volume.....	2.50	2.80
<i>Les Joyeusetés de l'Exil</i> , par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Philosophie de l'Anarchie</i> , par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Bibliographie de l'Anarchie</i> , fort volume documentaire, in-8.....		5 »
<i>Le Socialisme et le Congrès de Londres</i> , par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
<i>Le Père Peinard</i> , années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

